

Régis BOYER

## Georg Brandes, père de la littérature comparée

C'est bien ainsi que l'on a pris l'habitude d'appeler le grand Danois, mais à ma connaissance, jamais il ne s'est exprimé sur le sujet, du moins en termes qui seraient familiers des spécialistes actuels de cette discipline et je crois que, comme Monsieur Jourdain, il a pratiqué sans le savoir ! Il est intéressant toutefois, de préciser pourquoi et de quelle façon son nom est devenu incontournable, comme on jargonne à présent dès qu'il s'agit de littérature comparée.

Il convient, pour ce faire, de se replacer dans le petit Danemark du dernier quart du XIXe siècle. En élargissant le cadre à l'ensemble des pays scandinaves. Ceux-ci ont connu un Moyen Age sans égal, grâce aux Islandais exclusivement. Puis, pour diverses raisons, ils sont entrés dans une longue période assez obscure dont n'émergent vraiment que le Dano-Norvégien Ludvig Holberg (XVIIIe siècle) et le Danois Hans Christian Andersen (XIXe siècle). Leur classicisme, leur âge des Lumières, leur romantisme, pour n'être pas dépourvus d'intérêt, ne soutienne guère la comparaison avec les grandes littératures européennes contemporaines. Et de façon presque systématique, le Nord demeure dans la mouvance soit de la France, puis de l'Allemagne et enfin de l'Angleterre. En fait, la vérité de ces pays se situe ailleurs, c'est-à-dire dans les domaines politique ou économique, voire social : l'état tout à fait moderne des choses se met lentement mais sûrement en place<sup>1</sup>, le monde scandinave prend résolument la physionomie que nous lui connaissons aujourd'hui.

Pas en littérature, donc. Et voilà pourquoi éclate comme une bombe une série de conférences faites à partir de novembre 1870, par un jeune homme particulièrement brillant, âgé de vingt-huit ans, Georg Brande (1842-1927), sur le thème « Les grands courants de la littérature européenne du XIXe siècle » (*hovedstromninger i det 19. arhundredes europoeiske litteratur*). Il va

---

<sup>1</sup> On pourra prendre la mesure des choses en lisant, dans JF Battail, R. Boyer et V. Fournier : Les sociétés scandinaves de la Réforme à nos jours. Paris, PUF, 1992, les parties III et IV surtout, ou de R. Boyer : « Génie scandinave : diastole et systole, les exemples de la saga et de la folkevisse » dans Les pays nordiques et le dialogue interculturel, ss la dir. De Marc Auchet. Nancy . PUN. 1999 pp. 71-82.

en résulter un bouleversement inouï et sans équivalent ailleurs en Europe, qui fera basculer tout soudain les lettres du Nord dans la modernité. En vérité, je ne vois pas de manifestation littéraire, où et quand que ce soit, qui puisse se flatter d'un pareil retentissement. Ces conférences seront progressivement publiées, on va le dire, entre 1872 et 1890, elles demeurent dignes d'être lues, et réellement exemplaires.

De qui s'agissait-il ? D'un jeune homme issu d'un milieu riche et très ouvert, de marchands juifs de Copenhague, qui a beaucoup lu, qui se réclame de H. Heine, et de Goethe et, bien entendu, de S. Kierkegaard auquel il faut toujours revenir si l'on veut bien comprendre aux lettres nordiques modernes ; il a fait des études de droit puis a cédé à ses vraies passions, la littérature et la philosophie – ce que l'on appelait esthétique dans son pays à l'époque. Il vivait, comme l'a dit l'un de ses biographes, H. Fenger, « dans un pays d'orthodoxie intolérante et il avait devant lui une vie de luttes intellectuelles ». Sa culture immense, à la fois classique et contemporaine, va lui permettre de révolutionner le monde intellectuel du Nord.

C'est qu'il croyait fermement à la puissance de la pensée – c'est ce que l'on appelle, là-bas, son athéisme idéaliste. Il n'aura cessé de revendiquer les droits de la libre-pensée (« Je considère comme un devoir et comme un honneur de saluer les principes que je professe : la foi dans le droit à la libre recherche et dans la victoire de la libre pensée », il publiera un jour, d'ailleurs, La légende de Jésus - 1925 - pour démontrer que Jésus n'a jamais existé ! ), d'affirmer sa volonté de pourfendre tous les tabous, notamment en matière sexuelle ou conjugale, de trouver un sens intelligible à l'Histoire et de démontrer que le phénomène littéraire n'est que la traduction d'une lutte ininterrompue de l'intelligence contre l'instinct. En matière d'esthétique strictement dite, il est élève de Hippolyte Taine - ce dernier lui-même positiviste - sur lequel il a fait sa thèse de doctorat, L'esthétique française de nos jours, 1870, travail qu'il a illustré en rédigeant une étude de Shakespeare (L'infiniment petit et l'infiniment grand, 1870 toujours, où il défend le principe du relativisme explicatif de tout : l'infiniment petit de ce que Shakespeare doit à son temps (réalisme, couleur locale) traduit l'infiniment grand qui fait son génie universel). Ajoutons que la perspective retenue est décidément moderniste : Brandes ne sépare pas les œuvres de l'esprit du progrès économique et social dont découle, à ses yeux, l'évolution politique.

Il va donc se passionner pour la lutte par et pour les idées dont il est (ingénument ?) persuadé qu'elles mènent le monde. Sa vaste culture, son cosmopolitisme intellectuel, son attention à toutes les nouveautés l'amènent à diffuser John Stuart Mill et son utilitarisme (il traduit en danois Utilitarianism, de 1863, en 1872, et surtout On the subjection of women, en 1869), il est sans cesse en voyage d'un bout à l'autre de l'Europe et lorsqu'il se trouve dans sa

patrie, il fait d'amères et furieuses constatations : en face de ce prodigieux déferlement d'idées et de recherches, le Danemark, le Nord tout entier sont restés endormis dans leur Romantisme pâlot, leur littérature « ne traite pas de notre vie, mais de nos rêves » (*handler ikke om vort Liv, men om vore Drommer*) et il a du dégoût dans sa conclusion : « Ecrire en danois, c'est écrire dans l'eau ».

Car, il ne transige pas sur ce point, les lettres n'ont qu'une seule mission, elles doivent partir de la vie réelle et traiter d'événements contemporains, d'aventure, dans une perspective polémique : « Une littérature qui vit aujourd'hui est une littérature qui pose des problèmes » et encore « Le fait qu'une littérature ne mette rien en discussion signifie qu'elle est en train de perdre toute signification ». Remarquons bien qu'il joint le geste à la parole, multipliant les conférences, contribuant à des revues importantes comme La nouvelle Revue Danoise de Vilhelm Moller qui sera la tribune du naturalisme au Danemark, lui-même lançant avec son frère Edvard des revues qui sont de vrais brûlots comme Le XIXe siècle et Polotiken : il y défend le socialisme marxiste, le féminisme et, bien entendu, le naturalisme de Zola. Faut-il préciser que de pareilles attitudes lui vaudront des ennemis en masse et que, par exemple, il n'obtiendra pas, en 1877, la chaire d'esthétique de l'Université de Copenhague, qui se trouvait vacante : du coup, il s'exilera à Berlin où on lui proposait une autre chaire. Et, nous y reviendrons, c'est là qu'il découvre et diffuse Nietzsche.

Mais pour le moment, revenons aux Grands courants. Il entreprend, donc, la publication systématique de cette œuvre. Il vaut la peine de jeter un coup d'œil sur le principe de rédaction. G. Brandes voit, l'histoire des lettres européennes du XIXe siècle sous la forme d'un drame en six actes qui revient à un duel épique entre esprit du passé et exigences du progrès. Ainsi :

- tome I : *Littérature d'Emigrants* - l'action se passe en France : après la Révolution, les premiers romantiques, notamment Chateaubriand et Madame de Staël s'efforcent de revenir aux grandes valeurs du passé.

- tome II : *L'Ecole romantique en Allemagne* : c'est alors au tour de l'Allemagne de se faire romantique, les écrivains de cette tendance hésitant, toutefois, entre idéalisme et religiosité plus ou moins vague.

- tome III : *La Réaction en France* : pourtant, la notion d'autorité, tant de l'Eglise que de l'Etat, entre en décadence, ce qui s'impose peu à peu, c'est le réalisme qui va devenir naturalisme.

- tome IV : *Le Naturalisme en Angleterre* : marque un tournant décisif. On ne se méprendra pas sur le sens que Brandes donne à « naturalisme », il entend surtout par là le refus des idéalismes bourgeois. L'homme de la situation est Byron, ce phare qui exige la liberté dans tous les domaines.

- tome V : *L'Ecole romantique en France* : l'intérêt est que les anciens romantiques de type flamboyant s'orientent progressivement vers le réalisme, qu'il s'agisse de Hugo, de Musset, de George Sand ou de Balzac.

- tome VI : *La jeune Allemagne* : est consacré presque tout entier à Heinrich Heine, parfaite expression, pour Brandes, de la liberté intégrale.

Il me semble que la simple présentation de ces six volumes suffit à justifier pourquoi on a qualifié G. Brandes de « père de la littérature comparée ». Redisons qu'une pareille œuvre n'a pas d'équivalence à l'époque.

Nous avons laissé Georg Brandes à Berlin, où il se plait (« Il est évident que, spirituellement, je ne peux me détacher de l'Allemagne »). Son inlassable curiosité et son prosélytisme vont trouver matière à s'exercer. Il importe de souligner le fait, c'est lui qui découvre F. Nietzsche, c'est lui qui va le divulguer, en Allemagne et en allemand d'abord, puis dans le Nord par un ouvrage au titre particulièrement éloquent Le radicalisme aristocratique (1889) : il y prend des positions nouvelles et nettement aristocratiques, justement, il s'oriente vers ce qui sera le dernier état de sa pensée, l'admiration pour le grand homme, « Le grand homme, la source de la Culture » (*Den store Menneske, Kulturens Kilde*). Car désormais, sa passion majeure, ce seront les fortes personnalités qu'il ira chercher dans toute l'Europe, écœuré (comme Ibsen) par la bêtise populaire, méprisant (comme Strindberg) les jeunes écrivains timorés, se faisant une spécialité de l'*indignationslitteratur*, par quoi il aura suscité le *Gennembrud* (la percée /de la littérature/ moderne), mouvement lui aussi sans équivalent ailleurs et qui révélera à eux-mêmes et au monde des génies de premier ordre provenant du Nord tout entier. C'est depuis lors, en effet, que les lettres du Nord ne cessent de soutenir la comparaison avec les plus grandes.

Pour Brandes, il va récapituler l'apport qu'il aura provoqué avec Les hommes de la percée moderne (1877), qui concerne surtout le Danemark, puis va prodiguer un nombre impressionnant de monographies concernant les Allemands Lassalle, Goethe (1914) les Anglais Disraeli, Shakespeare, (1895), le Suédois Tegner, le Norvégien Holberg (1884), le Danois Soren Kierkegaard<sup>2</sup> (1877) les Français Voltaire (1916), Armand Carrel, Napoléon, l'Italien Garibaldi après Michel-Ange, et César. L'idée était probablement de substituer à la religion le culte des héros (l'a-t-il trouvée chez Barrès ?) et si les naïvetés ne font pas défaut à cette pensée, il reste qu'il aura admiré profondément Einstein et apprécié Freud qu'il a personnellement connu. Mais on voit à quel point l'universalité de cet esprit est parvenue à faire sortir de son pays pour embrasser littéralement l'ensemble de la scène européenne<sup>3</sup>. Au demeurant, j'ai laissé de côté une multitude d'articles ou de notices pour journaux ou revues, où il s'intéresse, par exemple, à des Français comme Renan, Flaubert, Zola, Becque ou à des Allemands comme Schopenhauer, Hauptman.

Bien entendu, on peut toujours lui reprocher d'avoir escamoté étrangement de très grands écrivains, comme J.P. Jacobsen, d'en avoir gratuitement vilipendé d'autres (comme le Suédois Ernst-Ahlgren-Victoria

---

<sup>2</sup> Je ne souligne que celles de ces monographies qui sont tenues pour les plus intéressantes.

<sup>3</sup> Détail dans le volume VII de ses Samlede Skrifter, Kobenhavn, Gyldendalske Boghandels Forlag, 1901

Benedictsson), de s'être montré plus fougueux que scientifique, plus artiste que savant, plus brillant que profond - et l'on peine à justifier son étrange incapacité à appréhender le phénomène religieux. Mais son influence demeure incommensurable, il reste le type même du comparatiste doublé d'un agitateur foisonnant d'idées neuves. Comme le dit Hugues Le Roux, « Il a fait entrer le monde scandinave dans le mouvement de la pensée moderne ». Non seulement il a fait sortir les lettres du Nord des limbes où elles dormaient depuis plusieurs siècles, mais la liste de ses disciples directs (les Danois Holger Drachmann H. Pontoppidan, Herman Bang, les Suédois A. Strindberg, S. Lagerlöf, Viktor Rydberg, les Norvégiens Henrik Ibsen, Camilla Collett, A. Keilland, Jonas Lie, Arne Graborg, soit toute l'aile marchante de ces littératures) procure en même temps une image fidèle d'une « percée » définitive. Il avait l'ambition et de faire sortir ces lettres de la manière de ghetto intellectuel où elles s'enfermaient avec quelque frilosité, et de faire souffler sur le Nord un vent venu de toute le reste de l'Europe. Il est simplement juste de noter que de nos jours, les lycéens scandinaves n'étudient pas la littérature de leur pays uniquement, un coup d'œil jeté sur les manuels dont ils se servent couramment est de nature à édifier : il n'est pas d'école intéressante dans le monde, pas de grand écrivain ou artiste de quelque origine que ce soit, pas de tendance nouvelle qui ne soient expliqués, vulgarisés et placés à côté des maîtres locaux. En sorte que se renouvelle le geste de Brandes qui allait spontanément vers cet ailleurs et cet autrement où se forge la modernité.

Et c'est bien ce qu'avait vu Nietzsche lorsqu'il complimentait Brandes, dans une lettre qu'il lui écrivait, d'être *Ein solcher guter Europäer und Kultur-Missionär*.